

François Méchain : Lieux d'être(s)



Le Grand Brûlé

C'est dans le nouveau quartier résidentiel, commercial et artisanal d'Hesperange appelé Howald que nous découvrirons aujourd'hui les clin d'oeil écologiques et humanistes du maître photographe François Méchain. Certes, la rue des Joncs, où l'espace d'exposition de Lucien Schweitzer⁽¹⁾ est aménagé au premier étage du bâtiment n° 4, près de son atelier d'encadrement, n'est pas trop facile à trouver. Comme souvent dans ces nouveaux quartiers, dénicher une adresse précise tient de l'exploit d'un explorateur cherchant dans la forêt vierge les vestiges d'une civilisation inconnue. Mais reconnaissons que la récompense est à la hauteur de l'effort, et si nous n'en sommes pas à aborder quelque nouveau Chichen Itza, c'est des trésors d'un tout autre ordre qui susciteront notre émerveillement. Loin d'être

graphé André Soupart qui exposait également chez Schweitzer, j'écrivais que les photographes, peintres et cinéastes qui chantent la nature sont nombreux et qu'on ne se lasse jamais de voir, revoir et contempler leurs oeuvres. Tous également poètes, mais s'exprimant par l'image plutôt que par les mots, ils appréhendent différemment les formes, ainsi que la lumière qui éclaire le paysage et les choses de la vie. Chacun d'eux les rend visibles à sa manière et permet à ses spectateurs de les découvrir ou redécouvrir dans ce qui paraît à première vue banal, mais est en fait rareté, aspect unique, voire exceptionnel, au coeur de telle ou telle autre situation révélée sous divers éclairages et perspectives. Ainsi, une même scène peut être sculptée, peinte ou photographiée d'une infinité de manières, dont chacune permet au

dans ce qu'elle a de plus flatteur, mais plutôt telle qu'elle peut, dans certaines conditions et en certains lieux, interagir avec l'être humain, aussi bien en adoptant ses schémas existentiels qu'en l'intégrant dans ses propres combinaisons. Et cela, grâce au photographe pour lequel – écrit Nicole Viré⁽³⁾ dans la présentation de l'expo – il est essentiellement «... question d'espace et d'humain». Et Nicole Viré de préciser: «Les deux se conjuguent dans la confrontation qui se joue à chaque fois à travers l'in situ et les contingences de la commande. L'artiste ne répète jamais ses formes; sur chaque site il remet en jeu son regard, sa démarche et sa posture artistique en acceptant le défi du lieu à considérer, de son histoire, de ses strates et de sa matérialité pour nous donner à voir une forme nouvelle à chaque fois, une sorte d'expérience plastique totale du sens...», éphémère, bien sûr, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais permettant à «... La photographie, trace du travail (sculpture, installation...) (de devenir) oeuvre à son tour...» et, comme telle, de durer.

Moins spectaculaires dans la forme et la mise en scène, mais d'autant plus porteuses d'un cri d'alarme écologique, les deux premières photos nous mettent d'emblée dans le bain. Tilleul sans couronne, tronc-momie tendant vers le ciel deux moignons recouverts de bandes plâtrées, «...Durban...» est le cri la nature amputée, tronquée, estropiée. Quant à «L'arbre aux couteaux», Chantal Colleu-Durmond⁽⁴⁾ l'appelle avec justesse une «Métaphore des souffrances des forêts (...) victimes de déboisements intensifs, cet arbre calciné, hérissé de couteaux hurl(ant) la douleur et le courroux des terres désertifiées...». Autant ces deux tableaux sont alarmistes, autant «L'arbre aux échelles» qui se réfère, tou-

jours selon Chantal Colleu-Durmond, «au roman d'Italo Calvino, «Le Baron Perché», dont le héros se réfugiait dans les arbres pour échapper aux contraintes de (...) l'ordinaire...», autant cette troisième oeuvre respire l'espérance. L'installation de ce platane –



L'arbre aux couteaux

trionphant cette fois – et comme pris d'assaut par une multitude d'échelles, devient une image éminemment poétique sur l'élévation humaine vers la nature et sa canopée suprême en un élan de demiurge quasi-spinozien⁽⁵⁾.

Toujours dans le domaine de la filiation entre homme et nature et de l'harmonie qui doit en découler, «La chambre d'écoute» est un scherzo né d'une rencontre décontractée entre artiste et élèves dans le cadre d'«Une semaine de l'Art» dans un lycée de Digne. Vidée de tout ce qui la remplit normalement, une salle de classe accueille la nature, l'Extérieur: des masses de feuilles de platanes qui tapisseront ses six faces, un bouleau blanc et des odeurs de sous-bois. Faire le vide pour accueillir la nature! Et autant pour l'installation. La photographie qui l'a saisie est à l'avenant: véritable invite à y pénétrer. Il est vrai que les odeurs manquent, mais... Un peu d'imagination, que diable! D'ailleurs, le voyage ne fait que commencer. Les formats s'élargissent, passent du 120 x 80 cm aux plus de 200 x 120, et vous entraînent dans un chant et une découverte tous azimuts encore au-delà des titres déjà prometteurs des images présentées. Citons «Sixième continent» et ses masses de déchets institutionnalisés, «L'Invention de la Normandie», un clin d'oeil à Saint-Clair-sur-Epte, «D'un côté ou de l'autre», de nouveau des échelles, mais cette fois contre les murs du communautarisme, «Précaires territoires» et son chalet en trompe-l'oeil dans les Alpes, au Col d'Agnel, entre France et Italie.

Autant d'intéressantes installations artistiquement conçues, construites et ma-

gistralement photographiées au moins autant par l'humaniste que par le photographe! Mais la plus grandiose de toutes est sans doute ce vaste polyptique de 450 x 113 cm que l'artiste présente avec ses mots comme «...»Le Grand Brûlé», une vraie installation, dans un vrai paysage, celui de la base de la coulée du volcan du Piton de la Fournaise à La Réunion (...) Toutefois c'est aussi une photographie donc un mensonge, au mieux une hypothèse. Ce sont trois images réunies en une seule car aucune optique ne peut délivrer une image aussi longue dans son horizontalité. Les mêmes personnages sont photographiés trois fois à des endroits différents. Mais (...) l'important est la sensation qu'éprouve le public. C'est aussi une citation de l'histoire de la



Durban

Varaize (France), il vit et travaille en Charente. Mais cette bio riche d'un demi siècle de création et de la vaste polyvalence d'un touche-à-tout des beaux-arts et de la pensée, vous pourrez la trouver sans mal en consultant notamment les sites www.francoismechain.com/, ou www.domainechaumont.fr/fr_can_mechain-bio.

Giulio-Enrico Pisani

1) Le Stock-Atelier de Lucien Schweitzer, au n° 4 rue des Joncs à Howald, Zone Artisanale Ronneboesch, est ouvert du mardi au samedi de 10 à 18 heures, ou sur rendez-vous. Expo François Méchain jusqu'au 31 mai.

2) En ligne [sub www.zlv.lu/spip/spip.php?article13196](http://www.zlv.lu/spip/spip.php?article13196)

3) Professeure d'arts plastiques

4) Directrice du Domaine et du Festival international des jardins de Chaumont sur Loire

5) L'homme reconnaissant sa filiation dans l'amour d'une nature dont il est tout à la fois issu et part, il en devient le demiurge et ainsi, pour peu qu'il s'en montre digne, matérialisation ultime du «deus sive natura» de Baruch Spinoza.



D'un côté ou de l'autre

re destinés à surmonter les siècles, ils puisent originalité et beauté dans leur éphémère et toujours différente installation dans des «Lieux d'être(s)», où le site n'a pas seulement lieu d'être, mais devient fonction de l'être.

Dans mon article du 13 novembre écoulé⁽²⁾ sur le photo-

spectateur de l'oeuvre d'en découvrir autant d'aspects différents.

Ces quatre phrases conviennent parfaitement à François Méchain ou, plutôt, à son travail créatif, mais attention, elles ne le cernent pas, loin de là. En effet, l'artiste ne tient pas à saisir la nature



Sixième continent



L'arbre aux échelles